

Lucien Bouthillier

# La vallée mystérieuse de Tristan





Les Éditions au Carré inc.  
Téléphone : 514-949-7368  
editeur@editionsaucarre.com  
www.editionsaucarre.com

Maquette de la couverture :  
Nathalie Gignac  
Mise en pages :  
Édiscript enr.

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.



Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'auteur.

© Les Éditions au Carré inc., 2014

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2014  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-923335-55-1

DISTRIBUTION  
Prologue inc.  
1650, boul. Lionel-Bertrand  
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7  
Téléphone : 1 800 363-2864  
Télécopieur : 1 800 361-8088  
prologue@prologue.ca  
www.prologue.ca



*À ma mère*







# 1

— Tiens, ma femme ! Je t'ai apporté ce que tu m'avais demandé, dit Firmin en déposant le gros pot de lait sur la table.

— Merci, mon mari. Et le dernier veau ? s'informa Emma d'une voix inquiète.

— On n'a pas pu le réchapper, c'était trop tard pour courir chercher le vétérinaire.

— C'est le troisième qu'on perd ce printemps. Est-ce que le malheur va s'acharner sur nous autres ?

— C'est trop tôt pour parler comme ça. Les autres veaux sont venus au monde en bonne santé. Et puis, on a un poulain qui profite. On va en tirer un bon prix à l'encan cet été. Les semailles, ça s'est ben passé, la terre n'était pas trop mouillée. Ça pousse dans tous nos champs.

— T'as probablement raison, mon mari. Tu sais bien que je suis toujours portée à m'en faire quand quelque chose va de travers. Est-ce que les garçons vont rentrer bientôt pour déjeuner ?

— Oui, ils sont à la laiterie, ils achèvent d'écrémer.

— Bon, dans ce cas-là, je vais commencer à préparer ce qu'on va manger ce matin.

Douze enfants Firmin Bouïos et sa femme Emma avaient eus et élevés dans leur grande maison à deux étages située dans le rang du Ruisseau sacré. C'était une maison de type seigneurial avec une grande cuisine d'été, une remise arrière, une grande galerie avant protégée des intempéries par un toit d'ardoises. Leurs deux plus jeunes fils, Axel et Nolan, toujours célibataires, vivaient encore avec eux. Le père Firmin, qui commençait à se faire vieux, avait déjà légué ses biens à ses deux jeunes fils. La terre serait partagée en deux parties égales. La maison et les bâtiments iraient à Axel, le cadet, qui s'engageait à garder ses parents jusqu'à leur décès. Et Nolan devrait trouver femme à marier avant d'entreprendre la construction de sa maison et des bâtiments sur la partie du domaine qui lui avait été concédée par son père.

C'était une belle matinée de fin de printemps. Le train était fini, les deux garçons rentrés. La famille était à table dans la grande cuisine





d'été pour le déjeuner traditionnel : gruau, œufs, jambon, fèves au lard et pain de ménage. Emma avait servi une bonne portion à chacun. Plus tard, elle s'informerait si chacun avait assez mangé, comme elle le faisait à chaque repas.

Emma Bouïos était petite de taille, maigre, débordante d'énergie pour ses cinquante-neuf ans. Elle portait ses cheveux gris abondants attachés derrière la tête. Chez Emma, ce qu'on remarquait surtout, c'était ses arcades sourcilières proéminentes, ses petits yeux fureteurs et volontaires. Volubile, la répartie facile, elle tenait à avoir le dernier mot.

À table, on bavardait de tout et de rien, des travaux de la ferme les plus pressants, des dernières nouvelles et potins du bourg, de la température qu'il ferait. Emma servirait un thé pour finir ce repas matinal.

— Vous avez bien mangé ? s'enquit-elle, il en reste encore.

— Oui, merci, ma femme, répondit Firmin.

Firmin Bouïos était de taille moyenne. Homme de peu de mots, il intervenait dans la conversation quand le sujet l'interpellait. Il portait bien ses soixante-huit ans. Encore solide, on sentait en lui une force tranquille, impression que laissaient ses larges mains noueuses. Un visage de forme ovale. Une moustache grisonnante bien fournie n'arrivait pas à faire oublier ses traits sévères et son front dégarni. Ses cheveux bruns courts et parsemés de poils blancs lui donnaient un air de sagesse. On aimait ses yeux bleus et son regard mélancolique. Calme et serein, son silence et son retrait des autres intriguaient. De nature résiliente, le maître des lieux savait faire face à l'adversité. Et quand se présentait un contretemps, il mettait alors tout en œuvre pour trouver la solution, et s'il n'y en avait pas, il se résignait noblement sans maugréer.

Le père Firmin avait des directives à donner à ses fils sur la répartition des tâches de la journée. Une grosse journée de travail s'annonçait.

— Nolan, cet après-midi, tu vas aller au bourg de Clodey chercher la pièce qu'on doit remplacer sur la charrette à foin parce qu'elle va servir bientôt dans les deux pièces derrière la maison. Demain, le foin déjà fauché aura assez séché, vous ferez alors de grosses meules qu'on pourra ramasser facilement.

— Oui, pas de problème, son père.

— Et toi, Axel, tu faucheras dans les deux pièces du côté de la maison hantée. Ton frère va venir te donner un coup de main s'il trouve le temps.

— Oui, son père, pas de problème.

— Moi, pendant ce temps-là, je m'en vais faucher les mauvaises herbes dans les fossés de l'autre côté du chemin avant qu'elles envahissent les champs.





Durant la matinée, Nolan s'était occupé à démonter la pièce défectueuse sur la charrette à foin, pas une mince affaire, car il n'avait pas les outils tout à fait adéquats pour le travail à effectuer. Ensuite, il alla faucher avec son frère.

De son côté, Emma s'affaira à faire son lavage. Elle frottait un morceau à la fois, sur une planche à laver avec du savon du pays dans une cuve à lessive remplie d'eau tiède. Puis elle rinçait et étendait dehors sur deux cordes à linge. Et un peu en même temps, elle préparait le repas du midi pour ses hommes. Après le dîner, chacun alla reprendre sa besogne, mais le père prit néanmoins un peu de temps pour aller faire un petit somme.

Son thé terminé et après s'être allumé une cigarette, Nolan s'apprêta à partir pour le bourg de Clodey, là où il allait d'habitude pour trouver les pièces dont on avait besoin à la ferme. Il sortit le poulain noir et pendant qu'il l'attelait au boghei, il eut une poussée intérieure très forte qui lui suggérait de se rendre plutôt à Aubrey, direction opposée. Il ne comprenait pas, lui qui n'était pas porté sur ces signes ou impressions qui relevaient davantage de l'occultisme que du réalisme. Le cheval attelé, Nolan dirigea sa monture vers le chemin et là, le cheval vira à gauche vers le petit village d'Aubrey sans en avoir reçu l'ordre. Il laissa faire, mais il se demandait ce qui lui arrivait. La sensation était si agréable qu'il s'engagea sur cette route même si elle était moins carrossable et plus longue. Un trot alerte, le cœur flottant dans une douce expectative, le fils Bouïos fila vers Aubrey. Il passa devant la maison dite hantée, un coup d'œil furtif, mais il ne tourna pas la tête. C'était appris depuis la tendre enfance qu'on ne devait pas porter son regard vers la grande fenêtre de la cuisine de peur d'y apercevoir la silhouette floue de l'homme qui y avait déjà vécu.

Cette maison qu'on disait hantée avait jadis été habitée, elle le serait toujours...

Dans un lointain passé, un couple de retraités sans enfant voulurent fuir les grandes chaleurs du sud où ils avaient fait fortune. Ils trouvèrent une petite terre située dans le rang du Ruisseau sacré à l'est de la grande maison des Bouïos. Le couple décida de l'acheter et de s'y établir. Ils feraient construire des bâtiments pour leur cheval et leurs petits animaux d'élevage et une maison qu'ils voulaient spacieuse et luxueuse. Leur demeure à deux étages serait un vrai château pour les lieux et l'époque : l'extérieur en brique rouge, des toits à pignons percés de trois cheminées. Les retraités cultiveraient quelques arpents de céréales pour leurs animaux et entretiendraient un grand potager.

Les maîtres emménagèrent en début de printemps. Ils furent tout de suite à l'aise dans leur nouvel environnement. Ils vécurent des heures





heureuses dans leur château. L'homme, très possessif, se sentait rassuré : « Elle sera toujours près de moi. » Il ne vivait que pour elle. Les époux restaient isolés.

Le deuxième automne, l'épouse attrapa un rhume qu'ils ne surent pas soigner. Ça se transforma en une vilaine pneumonie. Ils tardèrent à faire venir le docteur. Un matin, le mari s'était réveillé, sa femme n'avait pas passé la nuit. Choc ! Traumatisé à en perdre la raison ! « Je ne pourrai pas continuer sans elle, à quoi bon la vie. » Catastrophé, il tourna en rond durant des jours, dépérissait, ne contrôlait plus le flot d'émotions qui le détruisaient. L'époux, impuissant, s'enfonça dans une nuit noire et bascula dans la folie. Il s'affala dans sa berçante devant la grande fenêtre donnant sur le chemin. L'air hébété, prostré, le regard éteint et fixe, le pauvre homme ne faisait que se bercer. Il venait de perdre sa raison de vivre.

Les voisins alertèrent les autorités communales qui se chargèrent de faire inhumer le corps de la dame. Le docteur jugea bon de faire interner l'homme sur-le-champ. Comme il n'y avait pas de testament, la responsabilité de la liquidation des biens du couple revint à la commune de Clodey. Tout fut vendu rapidement à l'encan excepté la maison. Trois fermiers en moyen se montrèrent intéressés. Quand le premier visiteur sortit de la maison, les deux autres, voyant son air hagard, se désistèrent. L'acheteur intéressé avait traversé un premier couloir, il avait alors senti une présence écrasante, insolite et envahissante. Une voix déchirée, agonisante et désespérée avait résonné à ses oreilles. « Cette maison est hantée », avait lancé le brave homme dont les nuits seraient longtemps agitées d'horribles cauchemars.

La mésaventure de ce fermier fut connue de tous et toutes dans le canton. C'est alors qu'on commença à appeler ce bâtiment la maison hantée. Elle resterait inhabitée. Elle obsédait encore du temps de Nolan l'imaginaire des petits comme des grands. Et les plus vieux racontaient que certains soirs de brise, on pouvait entendre une voix de femme pleurant, se lamentant...

Cette maison faisait partie du décor. On apprenait aux jeunes enfants à ne pas poser de questions à son sujet. Les bâtiments de ferme s'étaient tous effondrés il y avait un bon moment et le bois commençait à pourrir. Quant à la maison, elle avait résisté aux assauts du temps. Les tuiles d'argile de ses toits à pignons tenaient toujours en place. Les portes et les carreaux crasseux n'avaient subi aucun vandalisme. Les mauvaises herbes et les feuilles mortes couvraient entièrement le sol. Décor fantomatique !

Nolan cheminait à un bon rythme vers Aubrey. Il arrivait à la partie du rang que les gens de la région avaient toujours appelé le rang Croche.





Par le passé, Nolan avait dû à quelques reprises se rendre à ce village. Il n'avait jamais aimé se retrouver dans ce bout de rang. Un tableau désolant et inquiétant s'imposait à la vue du jeune paysan. De chaque côté du chemin, des fermes abandonnées depuis longtemps, des maisons et des bâtiments qui s'écroulaient. « Dire que des familles ont vécu là, et que ces gens ont été heureux ou malheureux, et que maintenant tout est en train de s'effacer, comme c'est triste tout ça », songeait Nolan. Des outils et des instruments aratoires achevaient de rouiller près des ruines, la végétation envahissait tout.

Une autre source d'inconfort pour Nolan, c'était ce rocher qui se dressait droit devant lui, là où la route faisait un grand détour — d'où le rang Croche — pour le contourner. Phénomène inusité que ce roc géant sortant de terre. On ne s'expliquait pas la présence d'un tel pic rocheux en pays plat. Ça ne pouvait être que d'origine diabolique, disaient les gens. Les citoyens l'avaient surnommé le rocher à Lucifer. Certains lui attribuaient des pouvoirs magiques sinon maléfiques. De forme allongée, il s'élevait à la hauteur d'une maison de deux étages. Ce qui surprenait en contournant cette masse de pierre dure et lisse, c'était la chaleur intense qu'elle dégagait. De la route, on la sentait bien, même si l'on se trouvait à un jet de pierre.

Les ministres du Culte déconseillaient vivement de s'approcher de ce roc maudit. L'âme en état de péché, selon leurs dires, aurait alors un avant-goût des tourments de l'enfer. Chaque printemps, ils venaient en procession, accompagnés de pieux fidèles, tenter d'exorciser les esprits mauvais qui habiteraient le lieu. Des nombreuses légendes qui circulaient dans ce coin de pays, une avait trait au rocher à Lucifer. Cette légende racontait qu'il était périlleux de s'approcher de ce sinistre lieu à la nuit tombée un vendredi treize. Ce soir-là, le rocher s'illuminerait et le Maître de l'enfer empruntant la silhouette de la Grande Faucheuse y apparaîtrait.

Le rocher à Lucifer contourné, Nolan se sentit mieux et son cheval reprit une allure plus calme. Chaque fois qu'il avait dû passer dans ce rang Croche et croiser ce pic brûlant, Nolan avait éprouvé une sensation troublante qu'il n'arrivait toujours pas à s'expliquer. Son cheval s'énervait et il fallait lui parler pour le rassurer. Passé le rocher, la route se déroulait droit devant en direction d'Aubrey.

Nolan Bouïos, âgé de vingt-cinq ans, était de taille moyenne comme son père. Il se dégageait de sa personne une impression de solidité inébranlable. Bien bâti, de carrure athlétique, de grosses mains habituées aux travaux de la ferme capables de gestes tendres. Son allure fière et masculine plaisait à la gent féminine. Ses cheveux brun foncé, il les portait



courts et bien placés. Il possédait de superbes yeux bleu clair. Son visage harmonieux et son sourire discret reflétaient sa joie de vivre. Un regard pénétrant qui retenait l'attention surtout quand il élevait la voix, ce qui lui arrivait rarement. Il parlait peu, mais il avait le discours franc et direct. Nolan avait hérité de son père un sang-froid à toute épreuve. Il arrivait difficilement à faire voir ses émotions comme la plupart des hommes de son temps et les mots pour les exprimer restaient la plupart du temps bloqués dans sa gorge. Il était violoneux. Et tous ces airs du pays qu'il jouait l'aidaient à se détacher des petits tracas quotidiens. Il se laissait attendrir facilement. Nolan aimait sa vie de paysan. Peu instruit, mais bon travailleur, il voulait s'établir sur sa ferme à lui avec une femme qui l'épaulerait et lui donnerait des enfants. Ce rêve était encore plus présent, plus vivant, depuis que son père lui avait légué la moitié du domaine familial.

Un peu moins d'une heure plus tard, Nolan arrivait à destination. Il s'arrêta devant le magasin général où il espérait trouver ce qu'il lui fallait, descendit de son boghei et attacha sa monture. Il entra, se dirigea vers le comptoir. Un commis vint à lui. Nolan s'informa s'ils avaient la pièce requise. L'employé allait vérifier. Le magasin l'avait en stock. Nolan la commanda. Et pendant qu'il attendait, il remarqua à sa gauche une jolie jeune femme qui était en train de régler son achat. Ils se regardèrent du coin de l'œil, et sur le coup, une complicité, tacite, forte, s'établit entre eux. Nolan osa.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur.

— Vous habitez dans le coin ? lui demanda-t-il.

— Oui, j'habite la petite maison tout près de la rivière, répondit-elle en pointant l'index en direction de celle-ci.

— Ça doit être plaisant d'habiter près d'une rivière ?

— Oui et non.

— Ah ! Comment ça ?

— Il y a des inondations chaque printemps. Ça fait sacrer mon père. Il emploie des mots que je n'ose pas répéter.

L'employé arriva avec la pièce. C'était bien ce que Nolan voulait. Il attendit sa facture. La jeune dame avait déjà payé la sienne, mais elle ne partait pas, elle attendait qu'il ait fini sa transaction.

— Comment vous vous appelez ? demanda Nolan.

— Armelle Priaux, et vous ?

— Nolan Bouños.

— Où est-ce que vous habitez ? poursuivit-elle.

— Dans le rang du Ruisseau sacré, la grosse maison à deux étages, un peu avant la rivière, lui expliqua-t-il.



— Je ne suis jamais allée dans ce coin-là.

— Écoutez, continua Nolan, avec une audace subite qu'il ne se connaissait pas, j'aimerais aller rencontrer vos parents. Je demanderais à votre père la permission de venir vous voir le dimanche après-midi, si vous êtes d'accord bien entendu.

— Oui, répondit-elle spontanément comme le lui dictait son cœur. Mon père est à la maison aujourd'hui, il a pris congé de son travail de cantonnier, il s'attendait à de la pluie d'après le ciel de ce matin, mais il s'est trompé.

Ils se dirigèrent à pied vers la petite maison des Priaux. Ils entrèrent dans la cour. Nolan remarqua les deux immenses saules devant la petite maison coiffée d'un toit à deux versants et bâtie sur pièces à l'ancienne. Il aperçut monsieur Priaux qui faisait entrer un gros cheval dans une petite étable à une stalle. Cette écurie jouxtait un long hangar où il remisait son boghei et divers outils.

— Papa, venez, je voudrais vous présenter quelqu'un.

Le cheval rentré, le père ferma la porte et, l'air intrigué, se dirigea vers sa fille et le jeune homme qui l'accompagnait.

— Papa, je vous présente Nolan Bouïos du rang du Ruisseau sacré. Il aimerait vous parler.

— Salut, jeune homme, content de faire ta connaissance.

Les deux hommes se regardèrent et échangèrent une solide poignée de main.

— Viens, suis-moi, mon jeune, dit Viateur Priaux, tu pourras dire bonjour à ma femme.

Les trois entrèrent. La maîtresse de maison était en train de cuisiner. Évéлина Priaux, la cinquantaine, était une petite femme maigre d'allure fragile. Elle semblait flotter dans sa robe à manches courtes. Elle se déplaçait à petits pas hésitants. Elle parlait peu et lentement, ses paroles toujours appuyées par le geste. Les épaules tombantes, elle présentait un visage triste et fatigué. Elle ne souriait plus souvent. Des cheveux raides et grisonnants qui tombaient jusqu'aux épaules.

La mère d'Armelle gardait sa petite maison propre et toujours en ordre. Elle aimait cuisiner. Avec les années, elle avait mis au point des recettes de son cru qu'elle avait enseignées à ses filles. Ses trois filles, les seuls enfants du couple, avaient toujours beaucoup compté pour elle. Des allergies commençaient à miner sa santé. Elle ne se plaignait jamais sinon du manque d'attention et de délicatesse de son mari.

— Ma femme, voici le fils de Firmin Bouïos, Nolan, du rang du Ruisseau sacré.

Évéлина s'essuya les mains sur son tablier et s'avança vers Nolan.





— Bonjour, monsieur, heureuse de vous rencontrer, dit-elle en lui tendant la main et en affichant un léger sourire.

— Moi aussi, madame Priaux, fit Nolan en prenant la main frêle.

Nolan ne put attendre. La question qui lui brûlait les lèvres, il la posa à monsieur Priaux à savoir s'il pouvait venir courtiser sa fille Armelle. Mais avant de lui répondre, le père se fit raconter ce qui se passait dans le vallon et au bourg de Clodey, où il avait rarement eu l'occasion de mettre les pieds. Après une dizaine de longues minutes, Viateur Priaux répondit enfin à la question de Nolan.

— Oui, jeune homme, tu m'es ben sympathique, tu peux venir voir ma fille Armelle. On va t'attendre dimanche après-midi. À ce moment-là, tu pourras rencontrer ses deux sœurs, Imelda et Georgette, elles sont à l'ouvrage en ce moment.

— Merci, monsieur Priaux, je serai là dimanche après-midi. Maintenant vous allez m'excuser, je vais rentrer, y a du travail qui m'attend.

— C'est ben correct, à dimanche après-midi, conclut le père en lui serrant la main.

En s'apprêtant à sortir, le cœur rempli de joie, Nolan salua madame Priaux. Il tendit la main à Armelle qu'elle pressa doucement tout en lui offrant un sourire discret.

— À dimanche après-midi, mademoiselle.

— Oui, à dimanche, je vais vous attendre.

L'âme légère et le cœur joyeux, Nolan se retrouva sur le chemin du retour. Il se sentait étourdi par ce qui venait de lui arriver. Il tenait les rênes sans vraiment les tenir si bien qu'à la croisée des chemins près d'Aubrey, c'est son cheval qui, de lui-même, vira à droite en direction de la ferme. Cette bête était un peu complice de l'aventure qui avait bouleversé son maître. Nolan apportait l'image de cette jeune femme rencontrée au magasin général d'Aubrey.

Dans la fleur de l'âge, Armelle Priaux rayonnait de joie de vivre. Elle avait appris à sourire. De taille moyenne, svelte, un physique agréable, elle incarnait la grâce dans sa démarche et ses gestes. Fièrre de son apparence, elle s'appliquait à être bien vêtue, pas seulement les dimanches et les jours de fête. Derrière une apparente fragilité se cachaient une solide détermination et une grande force morale.

Armelle présentait une silhouette à faire rêver les hommes, les jeunes comme les moins jeunes. Des cheveux châtain foncé bien fournis, légèrement ondulés, tombant aux épaules. Son visage harmonieux aux traits fins et au teint rosé accentuait son air de jeunesse. Elle avait les yeux bruns ou verts selon ses états d'âme, un regard intense et chaud.





Calme et posée, elle pouvait, à l'occasion, élever la voix pour faire valoir son point de vue. Certains la disaient autoritaire, mais c'était plutôt du caractère qu'elle montrait. On ne manquait jamais de remarquer ses belles mains blanches aux longs doigts fins.

Cadette de la famille Priaux, Armelle avait bien réussi ses études primaires. Elle aimait lire. Mais la plupart du temps, elle devait se contenter de l'Almanach du peuple. Après son école primaire, elle était restée à la maison pour aider sa mère. La cuisine lui plaisait bien, mais son activité préférée était la couture. Armelle arrivait à confectionner ses vêtements. Généreuse et dévouée, elle était portée à en faire trop. Il lui arrivait de se surmener. À peine majeure, la jeune femme se sentait prête à s'engager. Elle rêvait d'aimer et d'être aimée. « Le Ciel, un jour, m'enverra le mien au moment où je m'y attendrai le moins », se disait-elle souvent.

Il y avait quelques heures à peine, Nolan se demandait encore s'il arriverait à rencontrer une femme qui lui plairait. Et voilà que le dimanche suivant, il avait un rendez-vous galant. Le sourire de cette jeune femme l'avait chaviré. Tout son univers sentimental avait été bouleversé. Il sentit, bien malgré lui, monter une larme qu'il s'empressa d'essuyer. Tout lui semblait plus coulant. Même le trot de son poulain lui paraissait plus léger.

Arrivé à la petite colline, Nolan sentit le besoin d'arrêter sa monture et d'admirer son environnement. Devant lui se déroulait cette petite vallée encaissée entre les deux collines. La petite rivière qui serpentait. On empruntait le vieux pont de bois encore solide pour la traverser et arriver un peu plus loin à l'autre colline. Quelle vue magnifique ! Ces lieux, Nolan les avait toujours habités, mais il n'avait jamais pensé prendre un moment pour les contempler. Et voilà qu'il ressentait ce désir à ce moment précis. « Ce qu'un sourire et quelques paroles de femme, d'une femme, peuvent donner envie de faire », songea-t-il. À sa droite, les bâtiments de ferme, l'érablière et la grande forêt. À sa gauche se dressait la grande maison entourée de champs de foin et de céréales. Les gens de la région avaient surnommé cette vallée le vallon Bouïos.

Tout près à sa gauche, de l'autre côté du fossé bordant la route, il y avait cette source d'où jaillissait sans arrêt une eau cristalline dans un bouillonnement féérique. Quand le vent soufflait, il arrivait que le passant reçoive quelques gouttelettes de cette eau sacrée. Il ne fallait pas les essuyer. On les laissait sécher naturellement. Ces jets d'eau formaient des petits nuages de bulles blanches qui s'élevaient jusqu'à une hauteur de deux mètres. Gazouillant joyeusement, toute cette eau dévalait la colline dans un ruisseau au fond rocailleux. Durant la saison froide, cette source ne gelait jamais.





Ce jour-là, Nolan voyait cette eau plus belle, plus limpide. Tout ce paysage qui s'offrait à ses yeux, il avait l'impression de le voir pour la première fois. Pourtant c'était toujours le même décor, il n'y avait rien de changé, tout lui semblait pareil. *Non, non*, lui murmura une voix intérieure, *une nouvelle ère a débuté aujourd'hui. Cette vallée que ton regard survole sera le théâtre dans les années à venir d'événements portant le sceau divin. Et tu y joueras un rôle important...* Silence... Un silence intérieur qui se mêlait à celui qui régnait tout autour... Nolan fut secoué par ces paroles, mais nullement effrayé. Il serait resté là, sans bouger, mais son cheval commençait à piaffer et de l'ouvrage l'attendait à la ferme.

À l'étable, Nolan détela, amena son cheval dans sa stalle et lui passa un bon coup d'étrille pour le récompenser. Puis il s'attaqua à la tâche de changer cette pièce sur la charrette à foin. Bien que très habile de ses mains, ce travail lui donna du fil à retordre parce qu'il était souvent distrait. Il réussit néanmoins à le finir. La charrette serait prête pour le lendemain.

Tous se retrouvèrent à table pour le souper. Emma avait préparé une soupe de légumes, un rôti de porc avec des petites fèves et des pommes de terre pilées. Il y avait du pain de ménage. Comme dessert, on mangerait des fraises des champs dans de la crème fraîche. Nolan mangeait en silence, l'air absent. Sa mère le remarqua.

— Qu'est-ce que tu as, Nolan ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. Ça s'est pas bien passé à Clodey ?

— J'ai été à Aubrey.

— Comment ça, Aubrey ? s'étonna-t-elle. On n'achète jamais rien là. Et en plus, il faut passer devant cette damnée maison hantée. Je te gage, comme on dit, qu'il y a une histoire de femme là-dessous.

— Oui, j'ai fait la connaissance d'une jeune femme. Je vais la voir dimanche.

— Toute une surprise ! Comment est-ce qu'elle s'appelle ?

— Armelle Priaux. Elle habite le village d'Aubrey.

Le père Firmin qui avait suivi la conversation d'une seule oreille ne put s'empêcher de réagir quand il entendit le nom Priaux.

— Est-ce que c'est ben le vieux Viateur Priaux ? s'informa-t-il, le dos légèrement courbé, de longs membres, le vieux béret bien enfoncé. Il habite la petite maison sur pièces avec les deux gros saules devant, près de la petite rivière.

— Oui, c'est bien ça, confirma Nolan.

— Il a été correct avec toi ?

— Oui, pourquoi ? demanda Nolan, pressé d'en apprendre davantage sur le père de la jeune femme qu'il se proposait de courtiser.





— Pas commode, le père Viateur. Il a toute une réputation dans le coin.

— Comment ça ? fit Nolan, qui commençait à s'inquiéter de ce qui pourrait suivre.

— Il est grand, fort, visiblement alerte pour son âge, sans peur. Il aime jouer les matamores, il prend plaisir à faire la loi, sa loi, il parle fort. On le dit têtu, grincheux, il ne faut pas le contrarier, car on pourrait le regretter surtout quand il a calé quelques bons coups de boisson du pays.

— T'exagères pas un peu, mon mari ? intervint Emma qui ne voulait pas que Nolan voie son possible beau-père sous un jour trop noir.

— Il a été bien correct avec moi, reprit Nolan. Il m'a donné la permission de venir voir sa fille.

— C'est ben tant mieux, mon gars. Et puis, as-tu pas rencontré le fou du village ?

— Non, je l'ai pas vu.

— Et la réparation de la charrette ? s'informa celui-ci.

— Tout est rentré dans l'ordre, son père.

— Bon. Demain, vous ferez des meules avec le foin fauché et séché des pièces derrière la maison. Vous finirez de faucher du côté de la maison hantée et s'il reste du temps, vous commencerez la fauche des parcelles de l'autre côté du chemin. Pendant ce temps-là, je m'en vais nettoyer et préparer la grange pour la rentrée du foin, puis je vais me joindre à vous. Après-demain, on va pouvoir commencer à rentrer le foin s'il peut faire beau une troisième journée d'affilée. Ce printemps, on n'a pas été trop gâté côté température.

— Pas de problème, son père, répondirent les deux fils.

— Nolan, pour aller voir la jeune Priaux, tu prendras le même poulain, c'est notre meilleur cheval de randonnée. Je l'aime beaucoup, ce cheval, c'est mon préféré.

— Merci bien, son père. Moi aussi, je l'aime beaucoup, ce cheval, dit-il en pensant à ce qui s'était passé au début de l'après-midi.

— Mon frère, lança Axel sur un ton moqueur, il ne faudrait pas que la petite Priaux t'invite à veiller un vendredi treize.

— Axel ! s'emporta sa mère. Tu vas m'arrêter ça tout de suite. Je ne veux pas entendre ça dans ma maison.

— C'était juste pour rire, se défendit celui-ci.

— Tu pourras garder tes drôleries pour les jeunes fanfarons du bourg de Clodey. Ces propos-là, c'est juste bon à attirer le malheur sur notre maison. J'espère que tu m'as compris.

— Mais oui, sa mère. Vous avez bien raison, acquiesça le fils cadet. On ne reviendra plus là-dessus.





Emma ne se voyait pas comme une personne superstitieuse, mais elle avait toujours enseigné à ses enfants qu'il y avait des paroles à taire et des gestes à retenir. Et cela dans le but de ne pas vexer tous ces êtres surnaturels qui peuplaient l'univers de la petite vallée, croyait-elle.

— Bon ! On a fait une bonne journée, conclut le père, on va prendre notre thé, puis on va se préparer pour une bonne nuit de sommeil.

Les hommes sortirent avec leur thé. Emma débarrassa la table et vint les rejoindre sur la galerie avant où l'on pouvait profiter des rayons du soleil couchant.

Ce soir-là, chez les Bouïos, on alla au lit assez tôt comme à l'accoutumée, car le lendemain matin, on se lèverait au chant du coq. Nolan, quant à lui, tarda à trouver le sommeil, il revivait dans sa tête et dans son cœur les beaux moments de sa journée. Il en était à la fois enchanté et troublé. Mais il était bien déterminé à faire de son mieux pour que ce beau rêve qui s'offrait à lui se réalise. Tant de beaux projets s'échafaudaient déjà dans son imagination qu'il avait peine à croire à tout ça. « Cette voix intérieure va-t-elle encore guider mes pas ? » Nolan finit par s'endormir, emportant cette pensée dans ses rêves.

